

MUSIQUE

THÉÂTRE DE LA MONNAIE (Bruxelles). — Première représentation de *l'Etranger*, action musicale en deux actes de M. Vincent d'Indy.

(Par dépêche de notre envoyé spécial)

Bruxelles, 7 janvier.

Dévoué à son art et à son enseignement, M. Vincent d'Indy continue son œuvre saine, après le *Traité de Composition*, il nous propose un bel exemple : *l'Etranger*.

Quelques-uns déclarèrent, jadis, *Fervaal* trop compliqué ; *l'Etranger* paraîtra, sans doute, trop simple à ces délicats que rien ne saurait satisfaire. Nous ne sommes plus ici en présence d'une hautaine épopée lyrique, avec montagnes cévenoles, petits bugles et grandes cosmogonies ; ce drame tout intime, c'est à son humilité même qu'il emprunte sa grandeur. Est-il besoin de dire que la simplicité de cette « action musicale », brève et rapide, ne ressemble pas au fat divers de *Pailleasse*, non plus qu'à l'anecdote de la *Navarraise* ? En l'œuvre que vient d'acclamer Bruxelles, le symbole s'essore de la réalité, et les plus profondes pensées se condensent dans un cadre minuscule.

C'est le soir ; l'ombre descend sur la misère des pêcheurs ; les vieux se lamentent, les filles fredonnent, les enfants jouent, l'Angélus tinte ; un être mystérieux est là, compatissant, et dont la charité ne recueille que l'outrage ; seule, une jeune fille, Vita, la promise du beau douanier André, paraît touchée de la grandeur d'âme de cet étranger, qui l'aime, en secret, et dont elle compare la bonté inlassable (qui s'étend sur les pêcheurs sans poisson, comme sur les contrebandiers capturés par les gardes-côtes), avec la fauité brutale de son fiancé, et quand celui-ci lui rappelle qu'on doit, le lendemain, proclamer leurs bans à l'église, elle répond sourdement : « Qui... peut-être. »

Au second acte, c'est le dimanche matin, la vieille mère rudoie sa fille qui veut reculer l'heure du mariage... Vita la blonde invoque la mer : elle « attend la destinée ». La voici : c'est l'étranger qui paraît. Vita s'élance vers lui, anxieuse et cherchant à le retenir... Mais lui, c'est simplement un pardon qu'il réclame : « Enfant, je suis celui qui aime, je suis celui qui rêve... Vois cette pierre de miracle ; par elle, une volonté droite peut s'imposer aux vents et à la mer... Mais la tempête qui gronde dans mon sein, nul talisman ne pourra l'apaiser... J'ai troublé ta jeune âme... J'ai démerité ! Voilà pourquoi je dois partir... » Il lui donne l'émeraude qui luit à son bonnet de pêcheur, symbole éblouissant de sa mission parmi les hommes... et part.

Vita, désespérée, rejette le joyau miraculeux à la mer. L'ouragan éclate, un navire est en péril, un homme se présente et ordonne d'armer le canot de sauvetage ; c'est l'étranger ; nul n'ose s'aventurer avec lui sur la mer démontée ; il va partir vers la mort certaine, seul, quand Vita, enthousiaste, s'écrie : « Je vais avec toi, je t'aime ». Leurs lèvres s'unissent, tous deux disparaissent. Le houle redouble, une lame de fond gigantesque balaie le môle et, dans une tardive accalmie, c'est un *De Profundis* qui s'élève.

Action brusque et poignante ! Mais c'est le *Vaisseau Fantôme* ! diront les spectateurs qui, déjà, reprochaient au poète-musicien de *Fervaal* des souvenirs trop précis de l'épopée niébelungienne. Non pas. A la vérité, Vita, suivant d'un regard halluciné l'étranger qui disparaît dans le couchant rouge, le vieillard mystérieux qu'elle préfère à son fiancé André, rappelle un peu Senta hypnotisée par le Hollandais légendaire, pour qui elle abandonne son promis Eric ; mais la ressemblance s'arrête là. Et *l'Etranger* se distingue nettement du drame wagnérien, en ce que lui, sombre héros, n'est pas racheté par l'amour virginal ; c'est la jeunesse, au contraire, qu'attire la miséricorde virile, au front ridé mais divin. Vita, c'est l'âme en fleur d'abord conquise par la séduction charnelle du beau douanier, synthétisant les médiocres contingences quotidiennes, mais qui lui échappe vite, parce qu'elle aspire à l'Aut-Déla, incarné, ici, par l'étranger, apôtre ambu de l'universel amour ; il est l'étranger parmi les hommes et, comme son royaume n'est pas de ce monde, cet Aut-Déla qu'il symbolise ne se peut achever que dans la mort... Aussi, quand l'éme-

raude, signe de la Mission, retourne à la mer, l'aveugle Nature reprend l'avantage, les flots inconscients se vengent de la sublime et frêle pensée, et les nobles aspirations se taisent dans le naufrage des corps périssables. Mais, supérieur à ce dénouement pessimiste comme le fait, un chant de pardon et d'espérance plane sur le gouffre. Et peut-être, à ce moment d'angoisse glaciale, un monde meilleur accueille-t-il les âmes qui se sont rendues immortelles en créant un rêve lumineux au sein des ténèbres...

A l'auteur de cette « action musicale », grosse de significations latentes, on pourrait peut-être reprocher de trop vouloir souligner l'ossature secrète du symbole sous l'enveloppe triviale de la vie qui se moque et de la chair qui souffre. Il est toujours malaisé de traduire l'idée au théâtre et de la mêler aux modestes passants ; l'étranger taciturne (moins gênant certes que le Noctambule illuminé de *Louise*) ne laisse pas que de contraster un peu trop vivement avec le terre-à-terre de tous les jours, au milieu duquel il vit ; ce Rêveur, qui porte à son bonnet une émeraude, « brillant jadis à l'avant de la nef qui porta Lazare le ressuscité », on a peine à le situer parmi ces pêcheurs adonnés aux poésies sans envol ;

Dimanche, c'est dimanche,
Vive le vin !
Mets ta chemise blanche,
Dès le matin.

Le symbole apparaît trop, sans s'imposer assez : aussi bien, comme tout symbole qui se respecte, il ne semble pas ici d'une fulgurante évidence en sa quasi-nudité. L'émeraude, donnée, rejetée, rendue aux flots, soulève la mer : serait-ce la mission divine qui, troublée par l'amour humain, ne peut plus aboutir qu'à la catastrophe, au sacrifice inutile ? Un glossateur autorisé, M. Calvoressi, voit dans l'étranger l'Artiste qui passe, incompris toujours, n'attirant à lui qu'une âme d'élite : il sert les autres et le néant l'attend.

Artiste ou apôtre, *l'Etranger* (transposition plus humaine du légendaire *Fervaal*), c'est le Rêve sublime que Vita préfère au Réel mesquin, jusqu'à l'accompagner dans le néant du sacrifice... J'ai hâte de dire que l'on ne saurait juger isolément ce poème où se meuvent des entités hautaines, certes, mais d'autant plus décolorées que l'auteur n'a point voulu les rehausser par une particulière magnificence verbale ; seule la musique les vivifie, s'incorpore à ce symbolisme, un peu froid sans elle, et lui confère une véritable splendeur. Musique simple cependant, très dissemblable de celle de *Fervaal*, où toutes les ressources de l'orchestre furent employées à enrichir l'œuvre de couleurs pittoresques et d'éclatantes sonorités. Tantôt, en une page saisissante (l'invocation de Vita), les voix humaines traitées à la façon orchestrale contribuent, invisible chœur, à l'ensemble symphonique ; tantôt, en certains passages de drame intime, les instruments semblent parfois parler avec la voix même et l'émotion des personnages ; je le répète : musique et texte forment un tout parfait, inséparable, et, comme nul détail inutile ne vient troubler cette union, il en résulte une clarté extraordinaire. La lecture de la partition réduite au piano ne permet pas d'apprécier suffisamment cette condensation très significative, résultat d'une volonté logique, plus grandiose et plus prenante de ce qu'elle est plus sobre de moyens.

Les catalogues de leitmotiven ont fait leur temps ; au lieu d'étiqueter avec des minuties, toujours un peu arbitraires, chaque thème de *l'Etranger* (comme nous en usâmes jadis, P. de Bréville et moi, avec ceux de *Fervaal*), mieux vaut, je crois, les réunir en trois groupes, car ils se rattachent tous à trois idées principales : ceux qui accompagnent l'étranger et commentent ses paroles ; ceux qui se rapportent à Vita, à sa confiante jeunesse et à l'amour ; enfin les thèmes de caractère purement décoratif comme celui de la mer.

Dès les premières mesures du Prélude, c'est le motif de l'Océan qui sert d'accompagnement aux basses exposant la grande idée principale de Bonté et de Devoir. D'autres formes dérivées de ce thème liturgique accompagnent les discours de l'étranger (« Aider les autres, servir les autres... », etc.) ou les réflexions de Vita (« Tes paroles semblent les préceptes que le Doyen nous lit en chaire ») ; elles énoncent le devoir de l'homme de bien (« Je suis celui qui aime », etc.)

A cette famille de motifs calmes et beaux s'opposent une série de thèmes représentatifs de l'amour terrestre et, pour ainsi dire, ennemis des premiers, de la lutte qui se déroule en mainte partie de l'œuvre, notamment dans le magnifique Prélude du deuxième acte où combattent des motifs de détresse, de passion, et cette lyrique phrase d'amour, de parfum frankiste, si bellement fleurie !

Le compositeur de *l'Etranger* n'utilise que des instruments ordinaires, additionnés seulement d'une cloche en *mi bémol* et de trombones à piston qui tapagent sans discrétion pendant la tempête ou, aux deux extrémités de l'orchestre, s'unissent en traits ascendants la flûte qui siffle et la contrebasse qui gronde. Notons encore l'emploi fréquent du hautbois très en dehors, un curieux frottois de cymbales, notons surtout qu'avec un simple appel — *ré bémol, do* — qui souligne le départ de l'étranger, M. d'Indy sait obtenir un effet d'intensité poignante.

En vertu d'un besoin de contraste dramatique, que les « hommes de théâtre » apprécieront mieux que moi, l'auteur oppose à l'étranger et à la jeune fille les personnages, infiniment médiocres, du douanier et de la mère de Vita ; cette vieille manifeste son irritation déçue en reproches d'une vulgarité voulue, au premier abord un peu déroutante, clabaudant sur un véritable thème d'opéra-comique (exposé par le pizzicati du quatuor et les bois qui caquettent), thème dont une transformation ingénieuse se retrouve sous les reproches d'André. On ne nous le montre pas fort intéressant non plus, ce garde-côte, qui s'exprime comme un gendarme sentimental : « Pour toi, j'ai délaissé les beautés de la ville », et que bafoue à plusieurs reprises l'accompagnement orchestral placé sous ses déclarations avantageuses. Entre nous, Vita n'a que peu de mérite à quitter ce nigaud sans esprit et sans cœur...

La principale innovation de *l'Etranger* me semble être le soin avec lequel l'auteur éteint son orchestre, quand parle un de ses personnages, quitte à épancher ses besoins de musicalité en menus interludes symphoniques, toujours intéressants, mais qui ralentissent un peu la marche de l'action. Grâce à cette mélodie discontinue, on percevait la prose de Vincent d'Indy, déclamée entre ces bouffées instrumentales par les chanteurs de la Monnaie, s'ils possédaient quelque diction, mais...

Seul, M. Albers (*l'Etranger*) parle intelligiblement ; il joue avec noblesse, avec trop de noblesse, peut-être, et sa voix sonne bien. Mme Friché (Vita) a de jolies notes de médium, une affreuse robe bleue et prononce aussi mal qu'elle s'habille. Quant aux décors ! Quant à la mise en scène ! Maudit soit le magicien Albert Carré, de qui les merveilles nous ont rendu si douloureuse la vue de ces à-peu-près miteux !

Je m'en voudrais de finir par une critique : si la direction a jugé *l'Etranger* assez intéressant pour se pouvoir passer de ces vains agréments, pourquoi le lui reprocher ? Une toile de fond gauchement brochée, des costumes disgracieux ne comptent guère. Quel orchestre de la Monnaie, mal tempéré par M. Sylvain Dupuis, se déséquilibre en maladroites violences, cela est plus grave ; mais ceci surtout importe : nous connaissions déjà le morbide ensorcellement d'*Ysolde*, la luxure sacrilège de *Tannhäuser*, la sensualité paillardes d'*Esclarmonde*. M. Vincent d'Indy nous dote d'une œuvre moralisatrice, plus religieuse que *Parsifal* et moins impersonnelle que le plain-chant ; pour la première fois, une musique dramatique nous troublera d'un trouble non équivoque. *l'Etranger* conçu et exécuté par un esprit droit et logique, est d'une haute portée morale. Que si des auditeurs, asservis aux grâces corruptrices des pires esthétiques, hésitent à admirer ces beautés sévères, c'est eux qu'il faut plaindre.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

LES PREMIÈRES

THÉÂTRE-ANTOINE. — *Les Tabliers blancs*, comédie en trois actes de M. Bénéise.

Cela pourrait s'appeler, en sous-titre : la Grève des bonnes, et n'en serait pas beaucoup plus spirituel.

C'est une de ces pièces dont le besoin vraiment ne se faisait pas sentir. Cela sent l'indignation du collégien et la déclamation du café de province.